

# Angoisse

La peur et l'angoisse sont de tous les temps.  
Qu'est-ce donc qui différencie la <sup>1<sup>re</sup></sup> littérature de l'angoisse <sup>2<sup>e</sup></sup>  
du reste de la création littéraire ?

D'abord une façon d'y adhérer,  
de s'y reconnaître, de s'y maintenir,  
d'en faire l'instrument d'une vision  
dont même les incohérences sont significatives  
sans qu'on sache de quoi.

Alors que, traditionnellement, rites, religions, cures  
visent à la dissoudre en lui restituant un horizon de sens,  
dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, en Europe, surgit une littérature  
qui se dérobe devant les "grands mythes" :

l'angoisse n'est plus alors une étape  
dans la découverte d'une vérité (récit de conversion)  
ni dans l'expérience d'une relation avec un absolu  
(Dieu ou l'aimée des mystiques) ;  
elle n'est plus un accident de la personnalité  
ni un épisode dans une relation :  
elle définit l'âme,  
dont le corps devient dans l'angoisse  
l'organe menacé et menaçant.

Derrière toute angoisse se profile une perte  
(celle de la présence de l'autre),  
un deuil.

La nuit noire de l'âme  
n'est pour saint Jean de la Croix  
que l'approche négative du Dieu de béatitude.  
Au contraire, dans la littérature de l'angoisse,  
le deuil, pour ainsi dire gelé,  
ne prend la valeur ni du sacrifice  
(qui le rendrait acceptable)  
ni du don.

Si la critique d'inspiration freudienne  
tente de faire de la création littéraire elle-même  
un effort pour dépasser l'angoisse,  
l'équivalent d'un exorcisme  
ou d'une purification (sublimation),  
au contraire, dès le romantisme,  
l'angoisse paraît indispensable  
(c'est la qualité de leur désespoir qui fait la qualité des âmes)  
et indépassable  
(les solutions ne sont que des hochets pour âmes timorées).

Désarroi, désorientation, morcellement, liquéfaction  
sont instruments de connaissance  
et d'abord de connaissance de soi.

C'est l'époque où l'Angleterre, puis l'Allemagne  
célèbrent et inventent le <sup>1</sup> subjectif <sup>1</sup> :

non pas ce qui n'a pas de réalité,  
mais ce qui fait du sujet à naître le critère de toute réalité;  
non pas l'illusoire,

mais le lieu de naissance d'exigences irrationnelles  
et pourtant vraies (Coleridge, De Quincey, Novalis).

Née du refus des consolations de l'histoire et de la foi,  
la littérature de l'angoisse donne naissance à l'inconscient  
et privilégie le rêve comme instrument de révélation  
et d'exploration des <sup>1</sup> profondeurs <sup>1</sup> :

ainsi, les deux thèmes majeurs de l'angoisse se rejoignent.

D'une part, tous les schémas de l'initiation restent en place,  
mais il s'agit (Browning, Kafka, Camus)  
d'une initiation à rien;

d'autre part, c'est dans l'angoisse que l'homme se révèle :

<sup>1</sup> La vraie vie commence de l'autre côté du désespoir <sup>1</sup> (Sartre).

D'un côté, l'univers des hantises inexplicables,

dont on ne veut pas se séparer (surréalisme, Michaux);  
de l'autre, un stoïcisme teinté de dérision

(Beckett, Faulkner, Sartre).

La <sup>rr</sup>vigilante angoisse de l'âme <sup>rr</sup> (Keats)  
ne connaît pas de repos,  
face aux <sup>rr</sup>tétards optimistes <sup>rr</sup>  
qui veulent fermer les yeux devant l'abandon,  
la séparation  
et la mort.

L'identité se disloque,  
la réalité paraît irréaliste,  
les rites sociaux dénués de sens,  
les relations creuses  
ou envahissantes :  
l'homme est nu,  
d'une nudité sans transparence,  
livré à sa propre opacité  
(Borges, Pasolini).

L'angoisse est vitale :  
elle dynamise  
et dit la vérité sur la vie.

À lors que la littérature de la peur (danger, énigme, surnaturel)  
se spécialise (Poe, Lovecraft, L. Hearn, Machen, J. Ray)  
au point de donner naissance à de véritables <sup>17</sup>genres<sup>17</sup>,  
la littérature de l'angoisse envahit le théâtre (Strindberg)  
ou la <sup>17</sup>prose passionnée<sup>17</sup> (Yacine, W. Harris).

Tout un courant s'oriente vers les thèmes du double (Mary Shelley)  
plus ou moins monstrueux (Stevenson, Dostoïevski)  
qui recevra sa consécration "scientifique"

avec la découverte de l'inconscient comme volonté autre que notre volonté  
et qui nous mène, mais qui demeure avide de sens (Freud).

Au contraire, le mystère de <sup>17</sup>l'Autre Côté<sup>17</sup> (Kubin)  
s'appuie sur des peurs qui n'ont pas pour fonction  
de faire le réel rassurant.

C'est le thème de l'exil, réel ou symbolique,  
qui va cristalliser ce courant.

Kierkegaard se définit comme le <sup>17</sup>champion de l'angoisse<sup>17</sup>  
face aux philosophies de l'histoire <sup>17</sup>globalement optimistes<sup>17</sup> (Hegel).

<sup>17</sup>Le dieu manque à l'autel où je suis la victime<sup>17</sup> (Nerval):  
il s'agit moins de culpabilité sans faute (péché)  
que de chute dans le dérisoire, l'absurde (Parise, Buzzati).

Littérature de <sup>17</sup>machines célibataires<sup>17</sup> (Conrad, Breton, Blanchot)  
piégées dans une relation qu'elles ne peuvent que simuler  
ou perdues dans un tissu de relations  
sans communication vraie

(Ionesco, Pinter, Kundera).

L'absurde prend peu à peu  
le visage de l'aristocrate (ou du colon)  
qui trône,  
statue creuse,

sur une situation dont la vie s'est retirée,  
ou du clochard délirant (Beckett):  
il règne sur les marigots de l'histoire  
(Conrad, 'Cœur des Ténèbres')

et surgit dans le sud des États-Unis  
ou dans des pays semi-coloniaux ou ex-colonisés,  
dont l'éthique traditionnelle sonne creux  
et où le monde "moderne"  
n'a pas trouvé de racines spirituelles.

L'angoisse est d'abord une rupture  
avec le consensus des cultures satisfaites  
(Melville, Faulkner, Coetzee).

Aussi l'histoire de l'angoisse  
est-elle celle d'une lutte sans cesse à refaire  
à la fois contre sa récupération théologique  
et contre sa médicalisation

(mélancolie, schizophrénie :  
Burton, 'Anatomie de la mélancolie'  
Laing, 'le Soi divisé').

L'absurde est désormais accepté, donc dévitalisé.  
Deux courants plus récents semblent lui succéder :  
d'abord la littérature de cruauté.

De Gade à Kosinski, la cruauté liquide l'angoisse,  
en projetant la souffrance sur autrui ;  
le théâtre de la cruauté

en est à la fois le temple et le tombeau.  
Un autre courant, qui déborde largement le cadre littéraire,  
porte sur la renaissance des rites d'initiation :  
le renouveau religieux (primitivisme, intégrisme)  
prétend mettre un terme à l'angoisse.

Au contraire, depuis Virginia Woolf, l'angoisse féminine,  
quand elle ne se sclérose pas  
dans les schémas agressifs et initiatiques du <sup>↑</sup>féminisme<sup>↑</sup>,  
porte, autant que la 'connaissance par les gouffres' de Michaux,  
la vérité des vulnérables  
contre la suffisance des cultures d'aujourd'hui.

Constamment décriée comme suicidaire,  
l'angoisse prône une <sup>↑</sup>survie<sup>↑</sup> qui intègre le suicide à la vie :  
C'est l'éternel conflit

de Vie dans la Mort et de Mort dans la Vie (Coleridge).

<sup>↑</sup>Tout ce qu'on apprend sans angoisse nous diminue<sup>↑</sup> (Maeterlinck).